

ALVES, Ana-Maria - *Les intellectuels français de l'entre-deux guerres*.
Intercâmbio, 2^a série, vol. 8, 2015, pp. 110-123

LES INTELLECTUELS FRANÇAIS DE L'ENTRE-DEUX GUERRES

Le tragique de la condition humaine chez Malraux et Martin du Gard

ANA MARIA ALVES

I.P. Bragança - CLLC – Aveiro

amalves@ipb.pt

Résumé : Composé de deux périodes séparées par la crise économique de 1929, l'entre-deux-guerres se distingue par une coupure entre les années vingt et les années trente. En littérature, cet intervalle de temps est marqué par un renouveau dans tous les genres.

Notre objectif est, tout d'abord, de contextualiser ce cycle qui nous permettra de choisir, par la suite, un genre. Notre sélection se posera sur le roman qui puise sa matière dans l'actualité, sur « le roman moderne [qui] est un moyen d'expression privilégié du tragique de l'homme [...] » (Picon, 1959: 66).

Ne cessant jamais de se soucier du destin humain, Malraux affirmera dans ses Antimémoires « ce qui m'intéresse dans un homme quelconque, c'est la condition humaine » (Malraux, 1972: 22). Cette préoccupation, ce tragique de l'existence, cette inquiétude de l'individu sous toutes ses formes sera présenté, comme nous nous proposons de le démontrer, non seulement, dans l'œuvre de Malraux, plus précisément dans *La Condition humaine* mais aussi dans celle de Roger Martin du Gard - *Les Thibault*.

Mots-clefs : intellectuels - entre-deux-guerres - Condition humaine – destin – tragique - existence.

Abstract: Composed of two separate periods by the economic crisis of 1929, the interwar period is characterized by a cut between the twenties and the thirties. In literature, this time interval is marked by a revival in all genres.

Our goal is, first, to contextualize this cycle that will allow us to choose, eventually, a genre. Our election will focus on the novel that draws its material in the news, on "the modern novel [which] is a means of expression of the tragedy of the man [...]" as evidenced by Malraux.

Never ceasing to care about human destiny, Malraux states in his Antimemoires "I'm interested in any man, that is *The human condition*." This concern, this tragedy of existence, the concern of the individual in all its forms will be presented, as we propose to show, not only in the work of Malraux, specifically in *Man* but also in that of Roger Martin du Gard - *Les Thibault*.

Keywords: intellectuals - interwar period - Human Condition – destiny - tragic existence.

(...) Il est possible que dans le domaine du destin, l'homme vaille plus par l'approfondissement de ses questions que par ses réponses (Malraux, 1972: 18).

Au lendemain de la Première Guerre mondiale, une nouvelle génération d'intellectuels français secouée par la guerre ébauche de nouveaux repères idéologiques et de nouveaux types d'engagement de l'intelligentsia dans son ensemble qui ont abouti sur ce qu'on a appelé « l'esprit des années 1930 ». D'après Otilia Pires Martins, la France :

(...) demeure incontestablement, et aux yeux du monde, le modèle intellectuel. (...) L'entre-deux-guerres verra l'apogée de la NRF autour d'André Gide, le maître à penser de la jeunesse. Paul Valéry poursuit sa carrière commencée avant la guerre et la littérature française s'enrichit au moyen d'une grande diversité et pluralité : la fantaisie et la poésie de Cocteau, Giraudoux, Henri Michaux, Max Jacob, Saint-John Perse, Supervielle coexistent avec la sagesse et la « religiosité » de François Mauriac, Paul Claudel, Julien Green, Bernanos ou encore l'anti-religiosité d'un Montherlant. (Martins, 2000: 246)

L'entre-deux-guerres permet de distinguer une littérature des années vingt et une littérature des années trente marqué par l'engagement des intellectuels que ce soit en faveur du fascisme, du communisme ou du pacifisme, tous ont choisi leurs camps et ont utilisé de leur notoriété pour défendre leurs positions. Positions qui se reflètent dans leurs écrits donnant ainsi naissance à une littérature moderne qui témoigne les préoccupations de l'époque. À ce propos, Maurice Rieuneau affirme que c'est :

(...) sous le signe du témoignage que se situe cette décennie qui va de l'armistice aux premières manifestations de la grave crise économique, politique et morale des années 1929 à 1933 (...) cette période de notre littérature, et particulièrement du roman, est dominée par la guerre, hantée par le souvenir de l'événement récent. Le roman n'est pas le seul genre touché par la contagion ; essayistes, penseurs, dramaturges, poètes, ont senti qu'au sortir d'une pareille tourmente qui a fait vaciller la civilisation sur ses bases il était indécent de parler d'autre chose, et de reprendre les jeux de l'esprit. (...) le roman tient pourtant la place la plus importante parmi les grands genres traditionnels. La guerre n'a pas entamé la suprématie du roman : elle l'a au contraire confirmée. (Rieuneau, 2000: 15-21)

Le roman conquiert donc une nouvelle forme d'expression ou les auteurs, comme André Malraux et Roger Martin du Gard, manifestent dans leurs œuvres, de forme aigüe, leurs inquiétudes et y retracent le tragique de l'homme. Un nouvel humanisme cherche à s'installer renforçant, de la sorte, la valeur de la personnalité humaine comme le soutient d'ailleurs Lanson :

Les écrivains replongent donc l'homme dans son milieu social, mais s'efforcent visiblement de préserver le plus possible les droits de l'individu, tout en faisant aux exigences de la société les concessions nécessaires. « L'homme » reste le point d'optique essentiel ; un nouvel humanisme cherche à s'établir, qui se renforce souvent de considérations métaphysiques sur la valeur de la personnalité humaine. Il est évident que, dans le désordre des doctrines qui se heurtent et se combattent, l'humanité est à la recherche des croyances et d'idées qui refasse son unité, rompue par les révolutions et les guerres. (Lanson, 1951: 1214)

Le roman atteste, ainsi, l'expérience personnelle de l'écrivain et Malraux s'inscrit parfaitement dans ce cadre dans lequel il décrit sa participation comme romancier des révolutions : *La Condition humaine* - 1933 - chronique de la révolution de 1927 à Shanghai ; *Le Mépris* -1935 - ou il expose les débuts du nazisme en Allemagne : *L'Espoir* 1937 – portrait de la guerre d'Espagne. De son côté, Roger Martin du Gard dans *Les Thibault* - 1920 -1937 - est vigoureusement ancré dans les reconstitutions historiques, les fresques de familles bourgeoises. Notons que ce portrait de famille, qu'il avait si bien dessiné, lui vaudra le Prix Nobel de Littérature en 1937 qui lui fut remis « pour le pouvoir artistique et la vérité avec laquelle il a décrit les conflits humains et certains des aspects fondamentaux de la vie contemporaine dans son roman *Les Thibault* »⁴¹.

Partant de *La Condition humaine* de Malraux et des *Thibault* de Roger Martin du Gard, nous tenterons, à présent, de démontrer que ces deux auteurs peuvent s'inscrire dans ce genre qui se traduit comme étant le roman de l'individu vu qu'il rapporte l'inquiétude, le tragique de l'existence, la recherche de nouvelles valeurs de vie.

Les huit volumes des *Thibault*, qui parcourent l'entre-deux guerres, se développent à partir de la personnalité des deux fils du père Thibault – Antoine – fils aîné - et Jacques - fils cadet. Cette figure paternelle de caractère autoritaire, représente la bourgeoisie catholique absolument conservatrice de la fin du XIX^{ème} siècle. Cet individu, dont le portrait est peint montrant les traits austères, se montre, cependant, généreux répandant le bien autour de lui en proportionnant un soutien financier à de grands projets charitables. Nonobstant ce caractère sévère qu'il fait question de cultiver, il montrera, face à ses fils, une affection or mesure qui mettra a découvert le cœur de cet homme.

⁴¹ À ce propos voir : Roger Martin du Gard (2015) - *Facts*. Nobelprize.org. Nobel Media AB 2014. Le site : <URL: http://www.nobelprize.org/nobel_prizes/literature/laureates/1937/gard-facts.html > (Consulté le 22/12/15).

Antoine et Jacques Thibault, retiendront notre attention car ils représentent le dédoublement de l'auteur et c'est à partir de ceux-là que nous comprendrons l'importance de l'individu qui atteste l'inquiétude de l'homme et qui s'inscrit dans une recherche de justice, de bonté, de partage avec l'autre, en un mot : d'humanisme.

Or, Jacques représente l'image d'un fils qui ne supportera pas l'autorité bourgeoise. Depuis son enfance, il désire la liberté comme nous pouvons d'ailleurs le vérifier par cet extrait dans lequel il affirme être né pour souffrir, aimer, espérer : « j'espère, j'aime et je souffre ! » (Martin du Gard, 1955a: 626).

La rigueur extrême de son père tout au long de son adolescence le fait vivre comme un prisonnier seul dans un univers adverse ce qui fera naître en lui un sentiment, d'abord infructueux, de révolte mais qui éveillera sa conscience à la découverte d'un nouvel idéalisme - le socialisme. Cette révélation l'entraînera à constater que « les hommes sont des bêtes malheureuses, des bêtes martyrisées... » (Martin du Gard, 1955b: 981) donc proscrits à l'angoisse, à la solitude, à l'absurdité du monde. Après avoir pris connaissance de cette évidence tragique, de cette hécatombe universelle, il lui sera difficile de vivre comme avant. Il lui faudra prendre parti active dans la vie communautaire participant aux luttes, se montrant hostile aux souffrances, aux guerres. À ce sujet, l'auteur déclarera, dans une lettre datée du 9 septembre 1936 et dirigée à Marcel Lallemand, son horreur pour la guerre : « Principe : tout, plutôt que la guerre ! (...), tout même le fascisme en France ! (...) ce qu'est la guerre pour un peuple, le mal suprême, la souffrance à la « Nième » puissance ! » (Martin du Gard, 1958: 1150). Reconnaisant certains aspects négatifs du socialisme, il reconnaît surtout que cette sympathie envers les socialistes se doit au fait que ceux-là sont hostiles à la guerre. Cet éveil vers ce parti politique fera comprendre à Jacques l'importance de la recherche de nouvelles valeurs de vie ou bien d'un nouveau sens de vie. Cette découverte se tiendra à la reconnaissance d'un pilier essentiel qui se construirait par la solidarité à l'autre, à son semblable. Cet idéal altruiste sera, à sa mort, résumé par Antoine, son frère, à Jean-Paul, le fils de Jacques et de Jenny : « Que sa vie *solitaire*, sa pensée inquiète, jamais fixée, te soient un exemple de loyauté vis-à-vis de soi-même, de scrupule, de *force* intérieure et de dignité » (Martin du Gard, 1955b: 982).

Cet humanisme nous renvoie d'emblée au crédo de l'auteur qui défendait à l'heure de sa mort : « Un jour viendra, un jour viendra !... Les cœurs battront à

l'unisson, l'égalité des hommes se fera, dans la dignité, la justice...» (*idem*: 708) Mais ce sentiment d'optimisme tourne rapidement au pessimisme quand il affirme lors de la rédaction d'une lettre, datée du 6 octobre 1943, à Félix Sartiaux :

J'atteins la vieillesse après avoir constaté tant d'erreurs et accumulé tant de doutes, que je ne suis sûr que de mon ignorance. J'ai cherché en vain un sens, un but, à la vie, à la condition humaine ; et je sais maintenant qu'on m'entertera bredouille... Il est bien probable que l'homme n'a pas de destin en ce monde, ni en aucun autre. C'est dommage. Un univers moins incohérent, moins absurde, serait plus confortable. Mais je préfère encore une déception aux fausses consolations des billevesées métaphysiques. Je crois avoir très complètement exprimé mon point de vue à la page 332 de l'*Épilogue* (je ne me rendais pas compte, en écrivant, à quel point je résumais là ma « conclusion ») (*idem*: 988-989).

Cet témoignage révèle l'humanisme de l'auteur qui est d'une extrême conscience morale. Cet humanisme se reflète chez le fils aîné Antoine qui, en tant que médecin, a le privilège d'arrêter la souffrance des autres. Cet attribut, sur lequel il n'avait jamais déposé autant d'importance, devient le vrai moteur de son existence et donne un nouveau sens à sa vie qui jusqu'alors avait été superficielle. Cet éveil lui fait saisir, aussitôt, que la solidarité qu'il éprouve en vers l'autre doit devenir le leitmotiv de son parcours de vie.

Ainsi, on retrouve chez les deux frères l'image, le reflet de l'auteur qui avait déjà proclamé, en janvier 1920, que Jacques et Antoine représentaient son côté antithétique présent en lui-même :

(...) j'avais été brusquement séduit par l'idée d'écrire l'histoire de deux frères : deux êtres de tempéraments aussi différents, aussi divergents que possible, mais foncièrement marqués par les obscures similitudes que crée, entre deux consanguins, un très puissant atavisme commun. Un tel sujet m'offrait l'occasion d'un fructueux dédoublement : j'y voyais la possibilité d'exprimer simultanément deux tendances contradictoires de ma nature : l'instinct d'indépendance, d'évasion, de révolte, le refus de tous les conformismes ; et cet instinct d'ordre, de mesure, ce refus des extrêmes, que je dois à mon hérédité ? (Martin du Gard, 1955a: LXXX-LXXXI)

Comme nous l'avons signalé plus haut, Antoine « se refusait à laisser l'inquiétude s'installer en lui, bouleverser sa solide existence qu'il s'était faite et sur quoi reposait son équilibre » (*idem*: 142). Cependant, son évolution dans l'intrigue passe d'une vie d'ordre, de bourgeoisie confortable, égoïste, vivant sans complexe entre

ses besoins physiques et son travail, à la conviction que la solidarité humaine doit devenir son chemin de vie tandis que la vie de Jacques a été, comme il le constate lui-même, « une longue et spasmodique soumission à une orientation mystérieuse, à un enchaînement fatal » (Martin du Gard, 1955b: 717).

Nous découvrons, alors, la pensée de l'auteur qui veut nous dévoiler que face à la guerre, face à la mort, face à l'injustice oppressante d'un conformisme familial et à partir de l'histoire des deux frères, que la souffrance de l'être humain vient de l'impuissance de l'homme face à la cruauté du destin. Dans ce sens, Jacques lancera son meilleur défi au destin en choisissant sa propre mort :

A l'heure où tant de victimes innocentes sont vouées au plus obscur, au plus passif des sacrifices, il éprouve de la fierté à être demeuré maître de son destin ; à s'être choisi sa mort : une mort qui sera, tout ensemble, un acte de foi et sa dernière protestation d'insurgé, sa dernière révolte contre l'absurdité du monde ; — une entreprise délibérée, qui portera son empreinte, qui sera chargée de la signification précise qu'il aura voulu lui donner (*idem*: 710).

Le désarroi des deux frères nous fait, finalement, découvrir par le déroulé de cet exposé que l'auteur entre dans la ligne des nouvelles techniques du roman moderne qui est d'exprimer l'effroi de la condition humaine. L'auteur nous introduit dans un contexte où le poids de l'Histoire s'oppose à la faiblesse de l'homme soulignant, de la sorte, le tragique de l'être humain et dévoilant sa compassion pour l'humanité. Dans ses premiers romans, l'auteur nous présente une atmosphère optimiste et prometteuse qui avec le prélude de la guerre s'évanouit. Tous les désirs des deux frères deviennent illusoires et sont détruits par le destin qui est étranger à l'homme, par l'abandon de l'espoir. La tragédie, le bouleversement qui s'approche avec l'arrivée de la guerre paraît avancer pour dévaster « d'un coup leurs petits projets individuels, anéantir l'existence des uns, métamorphoser celle des autres, accumuler dans chaque destinée particulière les ruines, les deuils, bouleverser le monde » (*idem*: 875). A propos des menaces de guerre qui se rapprochait rapidement l'auteur affirmait avec clairvoyance : « L'homme est l'homme, avec son fond abject » (Martin du Gard, 1958: 1150). Face à ce nouveau cataclysme qui s'entrevoit, RMG, d'une ardeur pacifiste, émet, à nouveau, cette profession de foi « Tout, tout, exactement : tout plutôt que la guerre ! Invasion, asservissement, déshonneur, plutôt que le massacre de la population » (Martin du Gard, 1955b: 525-526). Cet écho d'une guerre à venir et le souvenir d'une expérience vécue renforcera son amour pour l'humanité mais aussi son athéisme et son pessimisme

comme nous pouvons le vérifier par ces mots écrits à Margaritis : « la secousse de la guerre, le spectacle universel de l'homme à nu, la promiscuité auprès d'autres êtres simples et *vrais*, m'a encore davantage ouvert les yeux, débarrassé de toute crédulité, de tout mysticisme, de tous les mysticismes » (Martin du Gard, 1992-93: 782)

Encore à propos de ses héros, Antoine et Jacques Thibault, Michel Winock affirme, dans *Le siècle des intellectuels* :

[ils] agissent en symbiose avec la communauté historique à laquelle ils appartiennent. Soit, comme Antoine, pour accepter la mobilisation et la guerre. Soit, comme Jacques, pour désertier, non pour dérober, mais afin de se lancer dans une action héroïque, chimérique, désespérée et sublime : jeter des tracts pacifistes d'un avion, avant de trouver une mort affreuse. (...) Martin du Gard, il le souligne à Stockholm, sans vouloir être un écrivain à message souhaite rendre tangibles à travers *L'Été 1914* les nouveaux risques de guerre et l'impératif de la fraternité humaine. (Winock, 1997: 387)

Le discrédit face au destin de l'homme n'a jamais cessé de préoccuper Roger Martin du Gard c'est pourquoi, nous pouvons souligner que cette préoccupation s'inscrit incomparablement dans l'intérêt qu'il porte à l'homme, à la condition humaine.

Ce souci peut être comparé, de surcroît, à celui de Malraux qui déclarait dans ses *Antimémoires* « ce qui m'intéresse dans un homme, c'est la condition humaine » (Malraux, 1972: 22). Nous retrouvons cette inquiétude de l'individu face au destin humain dans *La condition humaine*, du même auteur, où le thème récurrent est le tragique de l'existence. D'après Janine Mossuz-Lavau, Malraux est :

(...) littéralement habité par le sens du tragique, il connaissait la source du mal – la mort [et] a jusqu'à son dernier souffle, tenté de la défier, de refouler pas à pas ses envoyés malfaisants, comme le torero s'avance centimètre par centimètre, vers le mufle agité d'un taureau qui recule imperceptiblement, même si c'est parfois pour mieux s'élancer. (Mossuz-Lavau, 1987: 9)

Comme le souligne Henri Godard, ces grands bouleversements du monde et du sort de l'homme sont décrits par l'esthétique de Malraux, qui pourrait se résumer de la sorte: « Ce qui me touche dans le romancier – comme dans l'artiste quel qu'il soit – n'est pas le monde qu'il peint mais la transformation particulière qu'il est obligé d'imposer à ce monde pour parvenir à le traduire » (Godard, 1990: 95).

Aussi, dans *La condition humaine*, Malraux reproduit le cadre historique de la révolution chinoise, plus précisément, l'insurrection des ouvriers chinois à Shanghai en

1927. Toutefois ce thème reste secondaire face à celui qui occupe, de fait, l'immense préoccupation de l'auteur qui est celui du destin humain, de l'angoisse, du tragique de la condition humaine, de la solitude.

Questionner sur le rôle de l'écrivain, Malraux répondra que son devoir est « d'exprimer le sentiment tragique de la solitude » (Lacouture, 1976: 146) et ajoutera encore que le roman est « un moyen d'expression privilégié du tragique de l'homme » (Carduner, 1968: 216). L'humanisme de l'auteur est souligné par Carduner qui affirme que :

Malraux apparaît donc préoccupé de saisir et d'exprimer les problèmes universels de notre civilisation ; pas un seul des livres qui suivront ne manquera de traduire dans son titre cette préoccupation. C'est d'ailleurs à l'échelle de la planète qu'il pense le mieux saisir ces problèmes : c'est d'une confrontation de L'Orient et de l'Occident qu'il espère faire jaillir une nouvelle notion de l'homme. (...) Malraux est prêt à définir sa notion d'un humanisme mondial, synthèse de l'Orient et de l'Occident. (*idem*: 7)

L'humanisme de Malraux sera, à nouveau, honoré dans un article d'André Rousseaux daté du 8 décembre 1933, intitulé *La Condition humaine, prix Goncourt* :

L'auteur de la *Condition humaine*, en somme, rêve d'une révolution pour la libération de l'homme, révolution qui n'a jamais été accomplie qu'une fois dans le monde : par le christianisme. Et qui ne peut l'être que par lui. Pour la recommencer, M. Malraux dépouille et dénude l'homme avec une sorte d'acharnement ; il le réduit à sa valeur solitaire ; il le met, loin de tout devoir, de toute attache, en toute affection, en face de son destin : du destin auquel il est voué, s'il a le sentiment qu'il a une âme. Voilà la « condition humaine ». Mais il manque une présence à cette situation tragique : celle de dieu. C'est parce que les héros de M. Malraux refusent cette présence autant qu'ils la désirent qu'ils se débattent dans une existence pathétique désespérée. En couronnant une œuvre de cette importance, de préférence au livre d'un débutant, l'Académie Goncourt paraît avoir pris le parti, avec sagesse à notre avis, de choisir un lauréat qui, tout en étant jeune encore, a donné des garanties sur son avenir littéraire. Les dix ont préféré, aux plaisirs et aux risques de la découverte, la satisfaction de consolider leur palmarès. La journée est bonne pour M. André Malraux. Elle est bonne aussi pour le prix Goncourt. (Monvel, 1973: 122)

Le prix Goncourt est donc reçu par l'auteur pour avoir traité d'un sujet qui lui était si précieux celui de la condition humaine. Ainsi, et à partir de son roman *La Condition humaine*, l'auteur suggère que la révolte est la solution à la misère des hommes. Rappelons ici *L'Homme Révolté* d'Albert Camus qui écrivait à ce propos : «

[La révolte] est métaphysique parce qu'elle conteste les fins de l'homme et de la création. L'esclave proteste contre la condition qui lui est faite à l'intérieur de son état ; le révolté métaphysique contre la condition qui lui est faite en tant qu'Homme » (Camus, 1951: 39).

C'est à partir de ce thème principal que Malraux exploitera dans son roman les problèmes cruciaux avec lesquels l'Homme se débat : la solitude, la souffrance, l'angoisse, la mort, Dieu. Malraux a conscience que les fondements de Justice, d'égalité, de fraternité ont été exécutés pour plus que la civilisation décadente tente de les préserver. Devant cette perte de foi en un monde meilleur débordant de principes, devant ce spectacle absurde, la volonté de déclencher une révolte devient chaque fois plus intense pour l'auteur et se sentiment s'était déjà développé dans son essai, daté de 1926, *La Tentation de l'Occident* :

(...) que nul bientôt ne pourra plus cacher, et qui n'apparaîtra qu'armée : la volonté de destruction. C'est de l'injustice que nos millions de malheureux ont conscience et non de la Justice, de la souffrance et non du bonheur. Le dégoût qu'ils ont de leurs chefs les aide à comprendre ce qu'ils ont de commun. J'attends avec quelque curiosité celui qui viendra leur crier qu'il exige la vengeance et non la justice... Plus puissante que le chant des prophètes, la voix basse de la destruction s'entend déjà aux plus lointains échos d'Asie... (Malraux, 1926: 201-203)

Le désir d'une révolte est ici évident. Il est marqué par le refus du passé, de l'angoisse devant le néant de l'après-guerre, l'espoir perdu et privé d'un sens, d'un but spirituel. L'objectif de la révolte malrucienne serait, alors, de redonner à l'Homme confiance, dignité et espoir éloignant le caractère déshonorant de la mort et essayant de renforcer la possibilité de l'affronter plutôt que de la redouter. Par le biais de trois grands révolutionnaires Tchen, Kyo et Katow, Malraux montrera dans *La Condition humaine* combien la révolte paraît prendre jour à partir d'une prise de conscience de l'humiliation et de la souffrance. Mais et comme le soutient Gaëtan Picon « prendre conscience pour lui [le révolté], c'est découvrir combien sa condition est inacceptable » (Picon, 1960: 48). A partir de ce crédo, nous tenterons, à présent, de découvrir ces trois combattants.

Ainsi, et pour ce qui est de Tchen, qui avait reçu une première éducation religieuse jusqu'au fanatisme et par son parcours à l'université de Pékin où il avait initié sa deuxième éducation et où il était devenu adepte de la Révolution, Malraux lui avait

fait avouer qu'il ne pouvait « vivre une idéologie qui ne se transformât pas immédiatement en actes » (Malraux, 1960: 227). Cette remarque signera le début de l'action terroriste de Tchen qui recherchera « (...) le sens même de la vie, la possession complète de soi-même » (*idem*: 226-290). Celle-ci se traduira comme l'expression d'une prise de conscience de la part de ce dernier, comme une maîtrise sur lui-même alors qu'il commettait un meurtre dès les premières pages du roman en abattant un trafiquant d'armes. Dès lors, nous sommes plongés dans la conscience de Tchen qui, après le meurtre, se découvre seul sans trouver une place parmi les hommes, parmi le « monde des vivants » (*idem*: 513) se sentant exclu du monde et détaché de son être. Le roman est alors placé sous le signe de la solitude et de l'angoisse qui en résulte. Le tourment de Tchen est réel car il se croit capable « [...] de vaincre mais non de vivre sans victoire » (*idem*: 223). La mort est donc l'aboutissement de ce processus d'exclusion autant que de son terrorisme. Pour déclencher cet apaisement qu'il recherche tant, cela-dit reprendre possession de soi-même, il commettra un attentat suicide contre la voiture du général Tchang-Kai-Shek qu'il voit non comme ennemi mais comme instrument qui va lui permettre d'atteindre son objectif – la mort. Il lancera une bombe et se jettera sous la voiture se donnant ensuite la mort par un seul coup de revolver. Là, « (...) il avait sombré dans un globe éblouissant » (*idem*: 354). Pour plus que l'attentat n'ait pas porté de fruit, vu que le général n'était pas dans la voiture, il avait réussi à atteindre son désir de se libérer de sa solitude, il avait réussi à couronner son désir de destruction, mais aussi son désir de pureté étant donné qu'il s'était engagé totalement dans sa cause. A ce sujet, Gisors, la figure du sage de ce roman, père de Kyo remarquera qu' « (...) il est très rare qu'un homme puisse supporter (...) sa condition d'homme » (*idem*: 678) c'est pourquoi Tchen conservera une dimension humaine ce révoltant contre le tragique de sa condition. Or, Tchen a vécu la solitude et mourra dans la solitude ce qui nous fait observer que derrière cet épisode politique, derrière ce révolutionnaire se cache une tragédie humaine.

Un autre trait malrucien - la recherche de la dignité, qu'on insistait tant à asphyxier, nous amènera à présent à Kyo, militant révolutionnaire, organisateur principal de l'insurrection à Shanghai qui a comme objectif précis de « (...) donner à chacun de ces hommes... la possession de sa propre dignité... » (*idem*: 227) concédant ainsi un sens à leur vie et à la sienne. Conscient que seule la révolution peut restituer aux Chinois la dignité perdue, il s'élancera dans cette lutte. Cependant, son engagement

ne sera donné qu'à demi, vu que le sens de vie recherché ne trouvera pas l'amplitude de leurs ambitions spirituelles. Comme Tchen, Kyo se sentira étranger aux autres et affirmera même que « (...) les hommes ne sont pas [ses] semblables, ils sont ceux qui [le] regardent et [le] jugent » (*idem* : 548-549), il subit « la solitude immuable derrière la multitude mortelle » (*idem*: 548).

Même sa relation avec May, sa femme, qui lutte contre le sort de la femme chinoise, le fait souffrir car après avoir pris connaissance de sa trahison et même ayant conscience qu'ils avaient décidés d'avoir une relation non conventionnelle, il sent que sans elle « il ne servirait plus sa cause avec espoir mais avec désespoir, comme un mort lui-même » (*idem*: 215). La rupture est immédiate, Kyo a la certitude que s'il continue ce projet de lutter contre l'humiliation des travailleurs, il trouvera la mort prouvant ainsi qu'il avait raison. En effet, pour échapper à ses bourreaux, il se suicide pour conserver sa dignité en avalant et écrasant son cyanure entre les dents et en ayant le désir que sa mort « ressemble à sa vie » (*idem*: 405) se raccrochant désespérément à Katow avec qui il cherchait à s'unir en mourant.

Ce troisième grand révolutionnaire, le Russe Katow, apparaît, à bien des reprises, complémentaire de Tchen et de Kyo, il est de tous celui qui est marqué par l'Histoire, il a plus d'expérience étant donné qu'il a participé à deux Révolutions Russes - 1905 et 1917. Condamné à cinq ans de bague après avoir attaqué la prison d'Odessa et plus tard condamné à mort, mitraillé lors de son exécution, il survécu cependant à l'horreur que l'homme est capable de perpétrer. Katow a pourtant un trait singulier, il reste en retrait et se méfie des « qualités du cœur » (*idem*: 334) ce qui lui donne un côté profondément humain révélant, de la sorte, un nouveau contour, un nouvel attribut du révolté malrucien.

A la différence de Kyo, Katow essaie de créer des liens de fraternité. Ainsi, épris des valeurs révolutionnaires « Katow découvre le secours qu'apporte à l'individu solitaire une communauté vivante à laquelle il peut se lier » (*idem*: 93). Il se rapprochera de Helmmelrich, compagnon de combat qui incarne la condition ouvrière et qui n'a plus rien à perdre dans la défense de la cause vu qu'il souffre car son enfant et sa femme viennent d'être massacrés. Katow se dévoile comme étant le seul personnage dont la générosité est sublime, doté d'un humanisme sincère qui culmine à sa mort. Alors que

Kyo avale son cyanure, Katow donne le sien à deux compagnons de captivité se résignant en conséquence à une mort cruelle.

De ce fait, nous vérifions que Malraux concède dans ce roman une grande importance à la mort et, à ce sujet, Pierre de Boisdeffre souligne que « (...) la mort a pris la place de la Providence : elle est là, pour tous ces hommes qui luttent, horrible et parfois fraternelle ; non pas un repos dérisoire, mais l'accomplissement d'une vie » (Boisdeffre, 1953: 351). Il serait juste d'affirmer que le prix de la vie ne se tient pas à un jugement divin mais à un moment précis – celui de la mort. Kyo en faisait si bien référence en affirmant, comme on l'a vu plus haut, qu'il voulait que sa mort « ressemble à sa vie » (Malraux, 1960: 405) ou bien quand Tchen désirait atteindre « la possession complète de lui-même » (*idem*: 226) dans un acte exalté et uniquement individuel qui ne concerne pas le salut collectif à la différence de Kyo qui gagne une victoire morale sur ses oppresseurs. Nous pouvons encore revenir à Katow pour qui la mort est la « suprême expression de la vie » (*idem*: 407).

Par le biais de Gaëtan Picon, nous pouvons soutenir pour terminer, que le drame des personnages de Malraux, « (...) vient de ce qu'ils ne peuvent renoncer à leur lucidité et que leur lucidité ne leur découvre que ténèbres » (Picon, 1945: 68-69). Rapidement, nous observons que les personnages qui incarnent la révolte malrucienne se voient impuissants face à la réalisation de leur mission et aux résultats qui devaient ressortir de telle action. Un aveu de Malraux montre avec justesse que lui-même s'attendait à l'échec de l'action quand il affirmait « si l'homme n'est pas ce qu'il cache, il n'est pas seulement ce qu'il fait » (Picon, 1959: 10). De la sorte, l'homme ne devrait pas être défini uniquement par son action car et reprenant une affirmation du vieil Alvear dans *L'Espoir* « (...) l'homme n'engage dans une action qu'une partie limitée de lui-même » (Malraux, 1996: 711).

Nous sommes, à présent, obligé de constater que la tragédie humaine marque profondément ces deux auteurs. En effet, nous pouvons vérifier que, d'une part, chez Malraux le terrain de l'action n'est pas exploré ayant en vue l'action en soit, il est, à l'inverse, orienté vers le drame de la condition humaine. D'autre part et de son côté, Roger Martin du Gard, qui est marqué par l'expérience d'avoir traversé deux guerres cruelles, ne cesse de se questionner face à cette catastrophe humaine et à l'acceptation d'une telle barbarie par une civilisation raisonnée. Rappelons, à ce propos, ce que

Jacques Thibault affirme « (...) jamais l'humanité n'a connu (...) un pareil aveuglement » (Martin du Gard, 1955b: 981).

Atteint d'un profond pessimisme provoqué par toutes ses épreuves de vie, RMG gardera cependant encore l'espoir « que la vie peut être belle, que le progrès est possible, que la civilisation n'est pas tout à fait une chimère et qu'il y a des moments, dans la vie de l'humanité, où elle n'est pas vouée à tous les malheurs » (Martin du Gard, 1983: 946).

Son désir profond d'un apaisement de la tragédie humaine trouvera son envol sur un rappel : « (...) je rêve, avec envie, à cette phrase de Malraux sur le vieux Gisors dans *La Condition humaine* (...) : Il appliquait son intelligence à se faire aimer des hommes en les justifiant... » (Martin du Gard, 1992-1993: 1034).

Bibliographie :

Bibliographie primaire

MALRAUX, André (1926). *La Tentation de L'Occident*. Paris: Grasset.

MALRAUX, André (1960). *La Condition Humaine, Œuvres complètes I*. Paris: « Bibliothèque de la Pléiade », Gallimard.

MALRAUX, André (1972). *Antimémoires*. Paris: Gallimard.

MALRAUX, André (1996). *L'Espoir, Œuvres complètes II*. Paris: « Bibliothèque de la Pléiade », Gallimard.

MARTIN DU GARD, Roger (1955a). *Œuvres complètes I*. Paris: « Bibliothèque de la Pléiade », Gallimard.

MARTIN DU GARD, Roger (1955b). *Œuvres complètes II*. Paris: « Bibliothèque de la Pléiade », Gallimard.

MARTIN DU GARD, Roger, (1958). *Lettre à Marcel Lallemand, du 9 septembre 1936 in La Nouvelle Revue Française- N° 072- Hommage à Roger Martin du Gard - 1881-1958*.

MARTIN DU GARD, Roger, (1983). *Le Lieutenant-Colonel de Maumort*. Paris: « Bibliothèque de la Pléiade », Gallimard,

MARTIN DU GARD, Roger (1992-1993). *Journal, I-III*, édition établie, présentée et annotée par Claude Sicard. Paris: Gallimard.

Bibliographie secondaire

BOISDEFFRE, Pierre de (1953). *Métamorphose de la littérature*, T 1. Paris: Alsatia.

CAMUS, Albert (1951). *L'Homme Révolté*. Paris: Gallimard.

CARDUNER, Jean (1968). *La création romanesque chez Malraux*. Paris: Librairie A-G Nizet.

GODARD, Henri (1990). *L'autre face de la littérature, essai sur André Malraux et la littérature*, Gallimard.

LACOUTURE, Jean (1976). *Malraux, Une vie dans le siècle*. Paris: Seuil.

LANSON, Gustave (1951). *Histoire de la littérature française*. Paris: Hachette.

MARTINS, Otilia da Conceição Pires (2000). « La France des années noires ». Aveiro: *Revista da Universidade de Aveiro, Letras*, 17.

MONVEL, Boulet de, (1973). *La Condition humaine. Extraits*. Paris: Librairie Larousse.

MOSSUZ-LAVAU, Janine (1987). *André Malraux, qui êtes-vous?* Lyon: La Manufacture.

PICON, Gaëtan (1945). *André Malraux*. Paris: Gallimard.

PICON, Gaëtan (1959). *Malraux par lui-même*, « Écrivains de toujours ». Paris: Seuil.

PICON, Gaëtan, (1960). *Panorama de la nouvelle littérature française*. Paris: Gallimard.

RIEUNEAU, Maurice (2000). *Guerre et révolution dans le roman français*: Genève: Slatkine Reprints.

WINOCK, Michel (1997). « Martin du Gard, prix Nobel », in *Le siècle des Intellectuels*. Paris: Seuil.